

Joseph Ponthus écrivait dans *Article 11*, journal libertaire créé en 2010, 19 numéros en 4 ans

Voir wikipedia et streetpress.com

Article 11 ? Un nom inspiré de l'article de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen sur la liberté d'expression.

Le dernier numéro :



La revue n'est plus en ligne, mais on trouve "en cache" sur Internet, certains des articles de Joseph Ponthus.

Voici un choix de 5 articles ou entretiens :

« Garder la pêche », entretien avec Gé, ex-marin pêcheur breton, [Article 11](#), 18 janvier 2013

Wajdi Mouawad, luciole incendiaire, [Article 11](#), 15 octobre 2012 (sur *Anima*)

Les fleurs du mâle, [Article 11](#), 26 avril 2012 (sur la prison)

L'écrit en habit de « Dressing », [Article 11](#), 10 avril 2013 (sur Jane Sautière)

Entretien avec Jane Sautière : « Être là », [Article 11](#), Lémi & Ubifaciunt, 24 mars 2011

ENTRETIENS

« Garder la pêche » - Entretien avec Gé, ex-marin pêcheur breton, [Article 11](#), Joseph Ponthus, 18 janvier 2013,

« J'ai commencé quand j'étais au CM2. J'allais avec mon père à la daurade ou au bar, l'été. Je me souviens qu'à la visite médicale de l'école, quand ils m'avaient demandé le métier que je voulais faire, je répétais : « La pêche, la pêche !!! » [...] Mes parents ne voulaient pas. Surtout pas. Ils devaient penser que c'était un métier dur, un métier à la con. Et que, des fois, tu ne rentres pas. »

Cela faisait longtemps qu'on rêvait de cet entretien, le peu qu'on savait de lui laissant augurer une belle rencontre : marin-pêcheur, îlien, Breton, ayant participé à ce qui furent parmi certaines des manifs les plus redoutées par les CRS etc. Mais il était souvent en mer, et les campagnes duraient un mois. Une fois revenu pour une ou deux semaines à terre, il fallait bien décompresser. Du coup, pas trop le temps pour qu'on se voit.

Aujourd'hui, à trente-huit ans, il a quitté le métier voici six mois, après plus de vingt ans de pêche. On file à Lorient et on le trouve dans un rade, tel qu'on l'avait rêvé, la sacrée dégaine et la putain de gueule. Les yeux fins qui semblent

regarder loin derrière la ligne de flottaison. La barbe évidente. Le perfecto bien élimé et, quand il l'enlève après les demis qu'on ne compte plus, le tatouage sur l'avant-bras : « *Kentoc'h mervel eged boud saotret* ». *Plutôt la mort que la souillure*. La devise emblématique du duché de Bretagne.

Les bières, donc, et partir en piste dans les bars lorientais pour se jauger un peu, causer du métier, le sien, la forme de l'article, le nôtre. Rentrer alors que la rue tangué foutrement. On doit se voir le lendemain. Coup de fil. Un bateau a sombré près de Belle-Île. Le Bara Bendez. C'étaient des gars de Houat, des gars de son île.

Deux jours plus tard, toujours sous le choc. C'est enfin l'heure de l'entretien et l'on ne peut commencer autrement que sur cette funeste note. Il est plus taiseux qu'au bar. Certaines anecdotes ne passeront pas au filtre de l'entretien. C'est le début de l'après-midi et il tourne au café.

« Les deux gars, c'était des mecs de mon bled, trois cents habitants l'hiver, forcément que je les connaissais. Le patron-pêcheur a été un de mes patrons. Quand t'apprends des nouvelles comme ça, t'as les boules, mais si tu ne penses qu'à ça, t'arrêtes de bosser. Et j'en connais, des mecs qui ont arrêté de bosser à cause de la peur.

Et j'en connais aussi, des mecs qui sont partis. Au moins vingt-cinq. Le plus pénible, c'est les disparus : ne pas retrouver les corps. Quand on ne les retrouve pas, il faut attendre cinq ans avant que la personne ne soit déclarée morte. Pour la femme et les enfants, pas le droit à la pension ni à toucher l'assurance-vie pendant tout ce temps-là.

Ils ont retrouvé le bateau, mais pas encore les gars. Faut dire que le coin du Skeul, c'est un coin bien dangereux quand même. En plus, ils devaient naviguer à touche avec la falaise, vu qu'ils étaient partis récupérer les casiers pour les araignées. Ce coin-là, t'as beau y passer cinquante fois, connaître la passe par cœur, tu ne sais jamais comment ça va être. Il suffit d'un paquet de mer, plus de moteur, le bateau retourné, et c'est fini.

« Il suffit d'un paquet de mer, plus de moteur, le bateau retourné, et c'est fini. »

Ils venaient de Houat, comme moi. Mon père, il faisait la pêche. Ma mère était femme au foyer, elle allait au goémon, elle allait chercher le bois, elle élevait les enfants. Sur une île, tu ne connais pas trop les autres boulots, tu ne les imagines même pas, surtout quand t'es un mec. Et puis moi, je ne me voyais surtout pas dans un bureau, peut-être aussi parce que j'avais un peu peur du continent...

Je voulais faire la pêche. Au collège, j'ai été interne sur le continent mais je voulais vraiment faire la pêche. Je n'imaginai que ça, et il faut bien reconnaître qu'à l'époque, c'était plus facile à Houat. Pas trop de misère : toujours du poisson à bouffer, on se satisfaisait de peu, on n'avait pas de frais de transports, pas l'habitude d'aller au cinéma... Une facilité de logement pour ceux qui étaient de l'île. Faire la pêche, et puis la vendre. Et ça payait bien, sans compter la godaille. La godaille, c'est une sorte de droit coutumier du pêcheur qui est de plus en plus remis en cause : c'est de la paie en poisson, en fraîche, suivant les prises. Du beau poisson, de la lotte par exemple. Tu pouvais choisir de le vendre en direct, de le garder pour toi ou de le donner à la famille ou aux amis.

Donc mon père était « *pêcheur de cailloux* », c'était ce qu'il disait. En fait, c'était de la coquille Saint-Jacques. Il avait ses coins. À chaque fois qu'il revenait à la maison, il galérait tellement il transportait de coquilles, les gens lui demandaient ce qu'il charriait, il répondait : « *Non, rien, c'est juste des cailloux...* » Y a rien de plus discret qu'un pêcheur. Tout le monde connaît les coins, mais personne ne veut les dire, ou alors à la famille ou aux potes. On gagnait du fric donc, dans la famille, mais on bossait comme des chiens.

J'ai commencé quand j'étais au CM2. J'allais avec mon père à la daurade ou au bar, l'été. Je me souviens qu'à la visite médicale de l'école, quand ils m'avaient demandé le métier que je voulais faire, je répétais : « *La pêche, la pêche !!!* » Et j'ai commencé à aller un peu sur les bateaux. Mes parents ne voulaient pas. Surtout pas. Ils devaient penser que c'était un métier dur, un métier à la con. Et que, des fois, tu ne rentres pas.

Au départ, quand j'allais sur le bateau, c'était juste pour des petites pêches à la ligne. Puis je suis parti au filet, c'était plus loin, la première houle du large. J'avais entre quatorze et seize ans, j'étais employé comme novice. On partait à la journée. Au bout d'un mois, la première paie, quinze mille francs ! On pouvait encore vraiment faire du fric, à l'époque.

Puis c'était le chalut, on était partis à la langoustine, vers minuit, ça durait une semaine, j'étais en troisième et je n'allais plus tous les jours à l'école... Du coup, je voulais aller à Étrel, en école maritime. Il y avait des cours sur les cartes marines, le balisage des bouées et des phares, de l'océanographie, et puis de la physique – c'est obligé – avec Newton et le calcul des forces.

Mes premières paies, c'était ma mère qui les gérait. J'ai dû lutter un peu avec elle mais je me suis barré assez vite, en fait. Quand tu gagnes ta vie, tu n'as plus de comptes à rendre. Je suis allé sur le continent. Alors que je gagnais quinze mille francs sur les deux mois d'été et de pêche à quinze ans, ma mère continuait à me donner de l'argent de poche, du genre trente francs par mois. Je me disais que quelque chose n'allait pas...

Ce qui me plaisait, c'était surtout que les journées de pêche n'étaient jamais les mêmes, c'était toujours du nouveau. Ça a bien changé, depuis. Avant, il y avait encore du turbot, de la julienne, plus aujourd'hui. L'usage intensif des filets a fait beaucoup de mal, c'est sûr, mais maintenant, on t'accable de contrôles. C'est le « oui » à Maastricht qui a fait le plus de mal au métier. L'Europe régleme tout : les espèces et les zones, sans aucune considération locale.

« Les journées de pêche n'étaient jamais les mêmes, c'était toujours du nouveau. »

Prenons un exemple, celui du merluchon. On n'avait plus le droit de le pêcher mais, dans certaines zones, il s'est remis à y en avoir partout. Du coup, le temps que ça remonte à ces cons-là qui n'ont jamais mis les pieds sur un bateau... En fait, il y a des quotas de pêche, exactement de la même manière qu'il existe des quotas de pollution : tu peux revendre ou acheter à un autre pêcheur des quotas de poissons suivant ce que tu as pris ou non. La politique européenne, je ne suis pas trop dedans, mais j'en vois les conséquences.

Avant, on avait le droit à des tarifs spéciaux sur ce qu'on appelle « l'export ». C'était pour les clopes, l'alcool, tout ce qu'on embarquait pour un mois de mer. Il faut bien qu'on tienne un peu. Aujourd'hui, presque plus rien. Ça grève forcément le budget. C'est comme le prix du gasoil. C'est entre autres pour ça que ça a pété en 1994. La fameuse manif de Rennes. Le prix du poisson avait bien baissé, il y avait eu des signes avant-coureurs, on en parlait entre nous à la radio sur les bateaux. Seulement, comme on est sur les mêmes canaux que la Marine nationale, on se doutait bien qu'ils étaient au courant.

Quelques jours plus tôt, une image avait bien tourné. C'était à Rungis, et on voyait un CRS qui s'était servi de la crosse de son arme pour frapper un pêcheur. À Rennes, ce jour-là, on voyait bien qu'on était remontés et qu'ils avaient la trouille. Je m'en rappelle très bien, j'avais vingt ans, et ça avait été une journée mémorable.

Cinq mille pêcheurs, venus de toute la Bretagne, avec nos femmes et nos enfants. On était un paquet de monde. Au départ, les femmes et les enfants devant, soutenant nos revendications. Et nous derrière. Quand ça a commencé à chauffer, quand les CRS ont balancé des grenades de dispersion, on est passés en première ligne, et on était sacrément bien outillés. C'est là où les CRS ont commencé à devenir blancs. Parce que nous, c'est pas des manifs d'étudiants. Les gars arrachaient des panneaux de signalisation et les balançaient dans les tibias et les chevilles des flics qui n'étaient alors pas protégés. Ils ont vraiment bien mangé. Feux de détresse, barres de fer, panneaux...

« C'est là où les CRS ont commencé à devenir blancs. Parce que nous, c'est pas des manifs d'étudiants. »

Il faut dire qu'à l'époque, les pêcheurs, c'étaient encore des plus beaux bébés qu'aujourd'hui. Maintenant, il y a l'automatisation sur les bateaux, que ce soit pour charger ou décharger les caisses, tirer les filets, mais ce n'était pas encore le cas à l'époque, il fallait par exemple casser la glace pour conserver le poisson. Les flics ont eu plus de cinquante blessés. Et c'est suite à cette manif qu'ils ont commencé à revoir leur équipement et à avoir des combinaisons de Robocop, alors que nous, on était juste en tee-shirts avec notre rage.

C'est à ce moment que l'État a commencé à chercher à diviser pour mieux régner. Ils ont donné des subventions à certains et pas à d'autres. Aux ports les plus importants, comme ça les petits se trouvaient dans la merde et ne pouvaient s'unir. Les chalutiers ont touché mais pas les filets. Je ne pense pas qu'on retrouve un jour ce qui s'est passé à Rennes, une telle solidarité, tout le monde ensemble... Toute la pêche.

Pour les manifs, il y a eu aussi celle contre la venue de Sarkozy au Guilvinec en 2007, où il insulte le gars qui dit qu'il va lui foutre un coup de boule. On voulait y monter mais on s'était fait bloquer avec les potes par les CRS à Quimperlé. On redescend sur Lorient, on manifeste, je vois un copain de Groix qui va se faire attraper par les CRS, j'y vais pour l'aider et là, à cinq mètres, tir tendu de flash-ball dans le visage. Mâchoire explosée. En plus, à l'époque, c'était pas des flash-ball à ressort, mais à poudre.

Je suis resté deux semaines à l'hosto. Ce n'est même pas du fil qu'il m'avaient mis pour recoller les morceaux mais du barbelé. Toutes les semaines, pendant deux mois, je me faisais recoudre. Et je suis resté insensible de la mâchoire pendant deux ans.

Aujourd'hui, j'ai arrêté le métier depuis six mois. J'ai pas de gamins, je suis célibataire. J'ai arrêté parce que je pétais les plombs, j'étais trop fatigué. Le plus dur, c'était le mauvais temps, la pluie, les vagues, et les mauvais bateaux. Et quand tu rentrais à terre. Ça dépendait de la durée de la marée, mais tu rentres avec un langage plus cru – en mer tu enlèves les pincettes, mais quand tu reviens, tu vois plein de gens d'un coup, tu as le mal de terre, tu dégueules et tu as besoin d'un rééquilibrage, dans tous les sens du terme. Au bout d'un mois de mer, juste en voyant la côte approcher, tu peux devenir malade.

Alors, à terre, je partais en piste. Je prenais de tout : alcool, shit, LSD, coke. Impossible de dormir. La pression, le stress, l'angoisse. Le rythme à terre n'est pas le même que celui des quarts du bateau. Je m'en mettais tellement que le plus dur, ça a toujours été les débuts de campagne de pêche, et pas les fins, au bout d'un mois. Les premiers jours, sous l'effet des produits, tu dégustes.

« Alors, à terre, je partais en piste. Je prenais de tout : alcool, shit, LSD, coke. Impossible de dormir. La pression, le stress, l'angoisse. »

Là, ça va un peu mieux, au bout de six mois à terre, j'arrive à m'endormir plus tôt, vers les six heures du matin.

Si jamais j'avais des gosses, ça serait niet. Catégorique. Pas les bateaux. Ça ne paie plus. Aujourd'hui, je connais des gars qui rentrent d'un mois de pêche avec une paie de cent euros, des patrons qui ne rentrent même plus dans leurs frais et qui doivent de l'argent. Et surtout, il n'y a plus ce côté humain. Il n'y a plus que des grosses boîtes. Il n'y a plus cette ambiance, ce côté marin qu'on ne pourra jamais définir, parce que ça, il n'y a que sur les bateaux que ça s'éprouve. »

LITTÉRATURE

Wajdi Mouawad, *Luciole incendiaire*, [Article 11](#), Joseph Ponthus, 15 octobre 2012

Il est tard et je viens de finir l' « Anima » de Wajdi Mouawad qui est aussi, beaucoup, la mienne. Le choc. Il faudra voir demain, et Wahhch Debch – le héros – qui ne verra jamais demain, est tout comme moi engoncé dans le cauchemar des bêtes et la nuit des vivants.

Au réveil, *a few years ago*, le soleil et les oiseaux se levaient dans la vallée sacrée d'oliviers que Delphes surplombe. J'avais emporté *Incendies* comme une évidence, ce drame antique écrit à Montréal qui aurait été fait pour être lu ici, joué ici, au seuil du mont Parnasse, au nombril de ce monde.

« Il y a certainement une raison, ma mémoire s'arrête là, je ne peux pas monter plus haut, mais l'histoire peut se poursuivre encore longtemps, de fil en aiguille, de colère en colère, de peine en tristesse, de viol en meurtre, jusqu'au début du monde »¹

Dans le sanctuaire, mettant mes pas dans ceux des petits pieds enflés d'Œdipe, je pleurais. De joie, de mythe, d'aurore, d'émotion, de présages, d'histoire ; qu'importe, j'étais à Delphes, centre du monde, et je pleurais.

« Ce n'est pas moi qui pleure, c'est toute la vie qui coule. »²

Sur le mur de soutènement du temple, là où les noms des esclaves affranchis pour avoir participé à la construction du sanctuaire sont inscrits, un rouge-gorge semblait me veiller.

Il faut en passer par l'antique Grèce pour comprendre Mouawad, les cadavres souillés de sang et de poussière, l'histoire qui se dévide comme une bobine de fil, irrémédiable, le rôle du destin et le vol des corbeaux ; la filiation.

Corbeaux, rouges-gorges, mais aussi chiens-loups, chauve-souris, termites, cochons qu'on égorge, chevaux épiques, coccinelles, chats domestiques, inévitables charognards ; dans *Anima*, c'est l'animalité de l'homme que Mouawad décrit, c'est l'animalité qui écrit, c'est un chœur antique dont le coryphée et la morale seraient absents.

« Notre convoi s'est remis en route. Mes congénères ont poussé des cris stridents. Ils savent sans savoir. Nous roulerons toute la nuit, nous verrons le jour se lever, ce sera notre dernier soleil. Il n'aura pas achevé sa course que nous serons, tout un chacun ici, cochons et truies, jetés sans ménagement aux orties des terreurs. »³

Nulle facilité littéraire. *Anima* prend comme une morsure de chien-loup et ne lâche plus sa proie, terrifiée et avide. Quelque part entre l'Amérique, le roman noir, le Liban, la prose poétique, la Grèce donc et son théâtre, Mouawad bouleverse une nouvelle fois notre rapport à la filiation, à l'inhumanité, à l'écriture. Il est si cruel et si plaisant de sentir que l'on se fait happer et broyer par la griffe de l'auteur et les mâchoires du chien-loup.

« J'ai écarté mes mâchoires comme m'a appris à le faire la chienne qui m'a mis au monde, laissant voir le gouffre au fond de ma gorge, et j'ai émis dans son visage, l'aboiement de ma race, celui qu'aux nuits sans étoiles, sans lune et sans espoirs, dans la crainte de ne plus jamais voir le soleil se lever, nous aboyons pour faire trembler les fondements de la terre, réveiller la lumière et faire advenir le jour. »⁴

Par moments, l'angoisse sourd, fait poser le livre, étroit, rend insupportable la crudité de l'écriture, la cruauté de la lecture, les recoins obscurs, peu reluisants, de la bestialité qui sommeille. Montent les larmes, et non celles du crocodile.

L'histoire s'écrit, est écrite. Devient mythe. « *L'expérience est une lanterne que l'on porte attachée dans le dos et qui n'éclaire jamais que le chemin parcouru* » aurait écrit Confucius, autre mythe s'il en est.

Les lanternes de Mouawad seraient des lucioles – *lampyris noctiluca* – dans ce qui est sans doute l'un des plus beaux passages d'*Anima* :

« Nous luisons loin de l'éclat du jour, loin des villes et loin des humains. Nous sommes les poussières anciennes d'innocences oubliées. Nous existons encore. Il y aura éternellement des ténèbres où il nous sera possible de tracer nos lignes évanescentes et cela durera tant que dureront les nuits obscures.

Leur disparition sera notre disparition.

Ce sera la fin des temps primitifs.

Il n'y aura plus personne pour transporter, dans l'intimité des lacs et des rivières, des éclats phosphorescents qui sauront répondre aux étoiles.

Mais tant que la lumière aveuglante n'aura pas décimé le monde des ombres, nous pourrons égrainer nos lueurs.

¹ *Incendies*, éd. Léméac / Actes Sud-Papiers, 2003, p.41

² Id., p. 25

³ *Anima*, éd. Léméac / Actes Sud, 2012, p.149

⁴ Id., p.312

Nous n'abandonnerons pas. Nous lui rons. »⁵

La prégance des lucioles, la beauté de Delphes, l'horreur des viols, l'attente de l'aurore, le cri du chien-loup, la fureur des incendies, tout se bouscule et se mélange dans ce roman total, ce roman totem.

Il serait trop juste qu'un autre auteur total – Beckett ou Faulkner ; ici Michon – concluât.

« C'est vous, corbeaux là-dessus volant que nul ne saurait acheter, dont on n'a pas l'usage, qui ne parlez et n'êtes mangés que dans les pires disettes (...) chers corbeaux à qui le Seigneur a donné des ailes d'un noir mat, un cri qui casse, un vol de pierre, et par la bouche de Linné Son serviteur le nom impérial de Corvus corax. C'est vous chemins. Ifs qui mourez comme des hommes. Et toi soleil. »⁶

Les fleurs du mâle, [Article 11](#), Joseph Ponthus, 26 avril 2012

Chroniques d'un intervenant social au cœur d'une maison d'arrêt de la banlieue parisienne. Aujourd'hui, c'est le deuxième jour de taf à la taule et l'on commence sérieusement à éprouver toutes les contradictions de la prison. Tout ce qui n'est pas loin d'en faire son « charme », aussi. Quand on sait qu'on va en sortir le soir, bien sûr...

Le bureau est situé dans l'aile d'un bâtiment où se trouve le « quartier socio-éducatif ». Des cellules refaites en salles de cours, une salle de répétition où des instruments désaccordés ne trouvent guère preneurs, un petit studio radio d'où l'on peut envoyer des messages aux proches, dehors, lors de l'émission hebdomadaire ; et la bibliothèque, surtout, au bout du couloir.

Celle-ci n'est pas libre, pas plus que tout le reste derrière les murs. Les personnes incarcérées doivent faire la demande pour pouvoir s'y inscrire – l'attente peut être longue – et avoir le droit, une fois la semaine, d'emprunter des bouquins. Quand on emprunte. Car souvent, la bibli, c'est l'endroit idéal pour se retrouver entre potes, discuter un peu pépère entre les rayonnages consacrés à la psychologie ou à l'horticulture, les journaux ou les grands romans du XIX^e ; ou rouler des joints.

La porte du bureau est souvent ouverte et donne sur le couloir menant à la bibli. Fenêtre vue sur cour. Le terrain de foot / basket / hand d'un bâtiment, quatre étages de fenêtres strictement grillagées, un mirador. Des détritiques qui s'amoncellent au sol, barquettes en alu avec le restant de la bouffe proposée aux taulards, paquets de clopes, sacs plastiques, ballons crevés, yoyos⁷ n'ayant pas atteint leur destination. Quelques détenus qui font du sport.

Ils sont obligés de passer devant le bureau pour aller à la bibli. Du coup, avec certains, on se présente, on cause un peu. D'où ils viennent, ce que j'ai fait avant de débarquer ici. La semaine dernière, on lisait le dernier numéro du *Canard enchaîné* en riant sur les deux histoires de prison racontées dans le palmipède⁸. On commence à se connaître, vite fait.

10 heures. Le surveillant du socio m'ouvre la grille. Mehdi est déjà là. On se tombe dans les bras. La dernière fois qu'on s'était vus, c'était à Versailles, en salle d'audience, pour l'appel des sept ans qu'il avait pris. J'étais encore éduc. Déjà incarcéré, il n'était que prévenu. C'était il y a moins de deux mois.

Les places ont changé. Maintenant, j'ai mon bureau ici, deux fois par semaine. Et il est condamné. Je lui demande s'il est satisfait du délibéré, six ans, avec un an de sursis mise à l'épreuve. Ça va, dit-il, c'est mieux que rien. Avec l'année sous mandat de dépôt qu'il a déjà faite, il a la possibilité de bénéficier de permissions de sortir dans plus d'un an, d'être en conditionnelle d'ici deux bonnes années, si tout se passe bien.

D'ici-là, il aura demandé son transfert en CD⁹, fini sa première formation en espaces verts, bien avancé sur ses cours par correspondance en français, en maths et en anglais. Il va même s'inscrire à la formation informatique, elle a l'air intéressante.

On ressort du bureau, il me présente aux détenus qui traînaient dans le couloir. « Voilà, c'est Joseph, avant c'était mon éducateur. Si y a quoi que ce soit, n'hésitez pas à lui demander et, surtout, prenez soin de lui ». Les gars me lorgnent, m'examinent, rechouffent Mehdi, opinent.

C'est que c'est une belle tête, Mehdi, dans tous les sens du terme. Il sortait de trois ans de cabane quand il est retombé moins d'un an plus tard pour stupés en état de récidive légale. Et pour le coup, ça se chiffrait en kilos de coke.

Il s'en va, ayant des trucs à faire, et deux loustics font déjà la queue devant le bureau. On se présente et on voit ce sur quoi on va pouvoir bosser.

⁵ Id., p.262

⁶ Pierre MICHON, *Vie de Joseph Roulin*, éd. Verdier, 1988, p.73

⁷ Système artisanal composé d'un lacet de drap relié à une bouteille de plastique lestée qui permet d'échanger divers objets via les fenêtres des cellules.

⁸ Cf « Drôle de taf », in numéro 9 d'*Article 11*, avril-mai 2012.

⁹ Les centres de détention (CD) se différencient des maisons d'arrêt en ce sens qu'ils ne reçoivent que des personnes condamnées à un minimum d'un an de prison ferme et présentant les perspectives de réinsertion les meilleures. Par ailleurs, les conditions de détention sont moins pénibles qu'en maison d'arrêt (cellules individuelles, circulation moins restrictive dans les bâtiments...)

Fin de la matinée.

Bouffe au mess avec les matons, les conseillers d'insertion et de probation du SPIP¹⁰, les intervenants extérieurs, les personnels administratifs de la maison d'arrêt. Les tablées ne se mélangent guère. Chacun sa place.

L'aprême est plutôt calme. Deux gars avec lesquels on cherche des formations et pour qui on dégote des rendez-vous pour une demande de perm.

Je zone un peu avec eux dans le couloir. Ils partent fumer une clope dans ce qui devait être une cellule, vide, sans fenêtre mais avec grillage. Je vais m'en griller une aussi. Nous rejoint un gars, sortant de la bibli, stock de bouquins à la main, et un autre, de je ne sais où. Ils ferment la porte.

Je me présente aux deux nouveaux, explique ce que je fais là, comment on pourrait bosser ensemble s'ils ont des idées de boulot, ou même s'ils n'en ont pas.

« Ah, mais t'es le remplaçant de Madame I*** ? »

- C'est ça... En fait, je fais un remplacement maternité, je suis là pour huit mois maxi.

- Avec ou sans les RPS ? »¹¹

Éclat de rire général. Ça doit sembler suspect au surveillant qui ouvre la lourde et vient voir si tout se passe bien. Du coup, je fais comme si de rien n'était et demande au gars les bras chargés de bouquins ce qu'il a pris à lire.

« Les Fleurs du mal. Je sais pas si vous connaissez, mais c'est des poèmes. Parce que je veux écrire des poèmes à ma copine ce soir et j'espère que ça m'inspirera un peu. Après, y a un truc que j'ai pas bien compris en lisant la présentation, c'est que je ne sais pas si c'est un ouvrage de poésie ou un recueil de poèmes, franchement, j'imagine un peu la différence mais si vous pouviez m'aider... »

Après deux bonnes secondes d'étonnement, on en vient à causer de la différence entre recueil extérieur choisi par un compilateur, poèmes mis bout à bout sans logique, et ouvrage de poésie qui se veut cohérent, logique, pensé. Deux des trois autres loulous interviennent dans le débat.

« Mais pourquoi ils écrivaient beaucoup plus des poèmes à l'époque ? »

On parle de poésie, de chansons, de rap ; je leur explique que c'est l'industrie qui fait la diffusion d'un produit, que c'est le disque qui permet à la chanson de véritablement se développer, que les strophes c'est un peu les couplets et les refrains et que l'alexandrin, c'est les seize mesures royales des textes de rap qu'ils écoutent tous les jours.

Le dernier détenu semble n'en avoir rien à foutre et interrompt le débat.

« Sinon, Monsieur, vous préférez les blondes ou les brunes ? »

Nouveau léger temps d'étonnement, ça ressemble plus aux bonnes vieilles techniques de provoc et de test des gamins de la cité.

« Pourquoi vous me demandez ça ? »

- Non, parce que je peux vous arranger un coup. Mais pour ça faudra être gentil. La semaine prochaine, vous avez rencard avec un de mes potes dehors. Il vous file du shit – vous pouvez en garder un peu pour vous, ça se voit que vous fumez – et comme vous passez pas par la fouille normale, ne vous inquiétez pas, ça sonne pas, et ben on se retrouve ici, pépère, et quand vous ressortez, je vous promets une blonde – ça se voit que vous bandez sur les blondes – une tepu¹², oh là là, elle vous fait tout mais alors tout ce que vous voulez, voilà, rien que je vous dis ça, je sais déjà que vous êtes en train de bander et tous les trucs que vous allez lui faire... »

J'éclate de rire. Merci, mais non, vraiment.

« Quoi, vous êtes un mec du BdB ??? »

- Pardon ?

- Un mec du Bois de Boulogne, quoi. Vous préférez les trucs bizarres... »

Difficile de ne pas se marrer à nouveau. Tâcher de garder une contenance, d'autant que ça a un peu l'air de l'énerver, notre ami, et qu'il ne semble pas commode quand il met des petits coups de pression. Heureusement, les trois autres gars se font tourner le Baudelaire et une clope, attendant visiblement de reprendre une conversation qui leur siérait plus.

¹⁰ Les SPIP sont constitués d'une branche « milieu fermé » et d'une autre « milieu ouvert ». Le milieu fermé intervient en prison et vise à assurer la prise en charge sociale des détenus, à maintenir le lien avec la famille et à proposer des projets de réinsertion professionnelle à l'issue de la période de détention. Le milieu ouvert, quant à lui, reçoit les personnes bénéficiant d'un aménagement de peine ou celles soumises à une mise à l'épreuve. Il s'agit d'éducateurs ayant reçu une formation complémentaire de deux ans assurée par le ministère de la Justice.

¹¹ Réduction de peines supplémentaires accordées en cas de « bonne conduite ».

¹² Pute, en verlan.

« Non, mais si c'est ça, mon pote il peut même vous filer des thunes, hein, pas de souci, n'empêche que la blonde, franchement...

- Désolé, Monsieur, mais pas de ça avec moi. Je suis là pour bosser, avec vous si vous voulez, discuter sans ça. »

Ouais, franchement, il abuse le collègue, dit le mec au Baudelaire. Il est un peu fufou, et puis la prison, ça ne l'arrange pas. Mais faut pas s'inquiéter, des comme ça, y en a quelques uns, et puis voilà quoi, c'est pas leur faute, ils sont en chien, c'est tout...

L'heure tourne, le socio va fermer, il faut remonter en cellule. Je fais un bout de chemin avec Baudelaire et son codétenu. On se salue, se disant à bientôt.

« Au fait, Monsieur, vous serez là mercredi prochain ?

- Ben oui, bien sûr, et lundi aussi.

- On pourra se revoir ? Parce que, franchement, c'est sympa de pouvoir discuter poésie et d'apprendre un peu des trucs comme ça...

- Pas de souci, d'ici-là, écrivez bien. Écrivez, écrivez.

- Oui, Monsieur, et on sait jamais, je pourrai vous montrer pour que vous me disiez ce que vous en pensez ? »

L'écrit en habit de « Dressing », [Article 11](#), Joseph Ponthus, 10 avril 2013

La France-des-Cavernes : voir les [titres des autres articles de cette série](#) de Joseph Ponthus

Quatre ans que Jane Sautière n'avait publié. On avait hâte de lire son dernier livre, consacré au thème du vêtement. Oui, cette fois, pas de prison, pas de maternité, mais des habits de tous les jours, de deuil ou de fête. L'occasion, à la sortie de ce sublime « Dressing », de revenir avec cette amie de route sur notre propre histoire, faite aussi de mots et de routes. Sortie du placard et lettre ouverte.

C'est peu dire que nous ayons une affection mâtinée d'admiration pour Jane Sautière. Bouleversés par la lecture de ses [Fragmentations d'un lieu commun](#) (Verticales, 2003) et de [Nullipare](#) (Verticales, 2008), nous l'avions rencontrée avec Lémi pour un entretien (Article 11 papier, n°2, « [Être là](#) ») qui, comme cela arrive parfois, se prolongea par la certitude d'avoir vécu une belle rencontre. Qui en entraîna donc logiquement d'autres. C'est presque tout aussi logiquement que je lui proposai d'écrire la post-face de [Nous... La cité](#) (Zones, 2012), ouvrage lui-même prolongement et parallèle des chroniques « Sévice social » du site et du journal.

Ça nous fait beaucoup de lignes, tout ça, de prolongements, de parallèles, de lignes qui se croisent, de lignes qui s'écrivent et parfois se détournent. Comme, aujourd'hui, hélas, la mienne et celle d'[Article 11](#). Rien de bien méchant, juste un peu d'amertume.

Cela dit, les mauvaises nouvelles étant souvent compensées par les bonnes, c'est en fin de semaine dernière qu'est sorti le nouveau livre de Jane, [Dressing](#), toujours chez Verticales. Elle avait essayé de la jouer modeste au téléphone : « Oh, tu verras, c'est trois fois rien, c'est juste une histoire d'habits et une visite de mon placard... »

Alors voilà, puisque tout est lié en matière de trame, de fil et de ligne dans l'habit ou dans l'écrit, puisse cette petite lettre ouverte à Jane signer et signifier autant la joie de la rencontre, du temps partagé que ce soit avec elle, avec les loulous de Nanterre tout autant qu'avec ceux et celles, connus ou inconnus, fidèles commentateurs ou simples lecteurs d'[Article 11](#).

La vie continue, d'autres habits seront usés, d'autres placards ouverts, d'autres lignes tracées.

En espérant s'y rejoindre.

Chère Jane,

Tu voudrais, je crois, que ton livre soit ouvert comme on ouvre une armoire pleine d'habits ; tu préférerais même, mais le souvenir de tes lignes du début est déjà aussi vaporeux que la mousseline, qu'une armoire soit ouverte comme on va lire un livre.

Du coup, je ne sais dans quel sens prendre l'affaire. Ils ont écrit et ils s'habillent, les gars de [Nous... La cité](#), pour lesquels tu as fait cette si belle post-face. Peut-être même qu'ils se sont habillés avant que d'écrire. On va dire que les deux vont ensemble ; trame liée.

Une fois le manuscrit rendu, ce que notre bouquin ne peut forcément plus dire ni raconter, il y avait ce qui devait être la dernière audience pour Riadh, celle où, au vu de toute son avancée, il était jugé pour sa demande d'effacement de casier judiciaire. Je n'étais plus éducateur sur le quartier et avais grugé quelques heures à mon patron pour venir le soutenir malgré tout.

Au pied de la tour du tribunal, Riadh était en avance ; il était habillé. Pas de cette façon ostentatoire qui montre que le loulou de banlieue veut calquer au modèle du système judiciaire régnant, non, pas de costard clinquant. Pas de cette façon du gars qui surjoue son même de banlieue, non, surtout pas de jogging. Quelque chose d'évident, petit pull noir cintré qui laisse dépasser le col d'une chemise blanche, pantalon ajusté, chaussures, sourire.

Je sais que, pour la première fois de ma carrière – qui n'en étais plus une – j'eus le sentiment qu'un même venait mieux habillé que moi à une audience, veste et cravate de rigueur. Je l'ai pris en photo.

Sa posture, sa sérénité.

Son évidence.

Dès lors, je crois que j'ai dû trouver une excuse à la con pour ne pas assister au jugement, prétextant un truc à faire. Je savais que c'était fini, tout ça ; il avait trouvé ses habits, sa façon d'être là. Le tribunal ne m'a pas démenti.

C'est ce que tu racontes dans *Dressing*, que tu sous-entends, à quel point le vêtement impressionne – et j'entends aussi par là le sens impressionniste. Un rien, une évidence, comme je disais, comme tu l'écris.

Et puisque tu ne nous as pas épargnés dans ta jolie post-face, c'est à mon tour de t'en vouloir un peu : tu ne parles presque que de toi, dans ton *Dressing*, dans tes armoires et tes placards ; et ceux que tu dévoiles en creux, j'aurais aimé les lire. Ces parents du début, bien plus. Ces détenus dans les cursives au hasard de talons-aiguille. Ces vendeurs de Rochechouart. Les lire plus, comprendre leur propre rapport à ces vêtements que tu portes.

Mais je sais que je me plante et qu'en parlant de toi, tu ne parles que d'eux, à moins, encore une fois, que ce ne soit l'inverse.

Je me plante d'autant plus que je sais avoir eu cette chance infinie, rare, de continuer à voir Riadh, Sylvain, Alex et Rachid après avoir travaillé avec eux, non plus en tant qu'éducateur, mais que co-auteur, obligations éditoriales obligent – elles ont bon dos, les obligations, on s'est plus amusé d'elles pour continuer à se voir qu'on ne les a subies...

J'en reviens aux habits. Se faire un point d'honneur à venir cravaté à n'importe quelle audience, aux fêtes du quartier aussi, garder toujours le bout de tissu dans la poche avant du sac au cas une comparution immédiate... Marteler avant chaque jugement prévu le paternel – ou maternel ? – « *Et surtout, tu viens bien sapé, hein !* », ce à quoi il m'était invariablement répondu « *Oui, oui, t'inquiète...* »

Et s'inquiéter quand même.

C'est un des nombreux travers de notre métier de bâtard, de social-traître, de contrôleur qui explique au contrôlé qu'il vaut mieux être poli et rasé de frais plutôt que d'envoyer tout valser et cramer alors qu'il aurait toutes les raisons pour le faire. Mais je ne t'apprends rien.

Au fil du temps, ma cravate est devenue source d'inquiétude. « *Y a qui qu'est jugé aujourd'hui ?* » Pour désamorcer l'affaire, je dus venir aussi cravaté sans raison. Les remarques se portaient alors sur les chaussures qui n'étaient pas cirées, la chemise pas repassée, la coiffure négligée ; bref, ce qui fait accord, ou non.

C'est ce moment miraculeux que tu as dû relever dans le bouquin où ils se demandent comment venir habillés avant d'aller à une conférence à Paris ; un peu comme, je crois, quand la Bovary trace ses futurs trajets dans la capitale sur une carte en rêvassant à ses futures tenues et à l'amant rêvé.

Rachid, Sylvain, Alex et Riadh, chacun à leur façon, ne se vêtent plus comme on entendrait qu'ils le fassent. Désormais ils s'habillent.

Je ne me rappelle plus comment ils étaient lors de votre première rencontre avant l'écriture de la post-face dans ce troquet de Nanterre. Ils devaient être aussi coincés dans leurs paroles que dans leurs habits.

Je sais, en revanche, que la deuxième fois, lors de la fête de sortie officielle de *Nous... La cité*, tu les as trouvés beaux et que moi aussi – d'ailleurs, j'ai encore nos photos.

Cette petite lettre ne parle pas trop de ton livre, il n'en a pas besoin, ou plutôt si. Le vêtement cache tout autant qu'il révèle. Comment aurais-je pu croire qu'un simple bouquin sur des fringues m'aurait autant ému et fait réfléchir ? Comment aurais-je pu croire que quatre gosses soient devenus des hommes en s'habillant, en écrivant, puisqu'il est désormais clair que ce fut pour eux indissociable ?

J'aurais voulu que ça parle plus de toi pour te rendre mieux hommage, mais en terminant, je me rends compte qu'ils te doivent aussi et que ce serait plus juste si ces mots parlaient d'eux, ou, pour mieux dire, de nous...

Bien à toi,

Ponthus

ENTRETIENS

Jane Sautière : « Être là », [Article 11](#), Lémi & Ubifaciunt, 24 mars 2011

Nulle vérité, juste des fragments d'icelle. Éducatrice pénitentiaire et écrivain, Jane Sautière cherche, fouille, s'interroge - refusant facilités et raccourcis. Elle dit l'humanité plurielle, belles et tristes trajectoires contées dans le livre *Fragmentation d'un lieu commun*. Elle les rapporte - aussi - avec une langue superbe, mots précieusement soupesés et phrases tirées au cordeau. Rencontre.

Ce qui frappe en premier à la lecture et à l'écoute de Jane Sautière, c'est la puissance du langage et la force du silence. Chaque mot semble pesé, réfléchi, pensé pour ne pas trahir ce et ceux dont elle parle. Alchimie littéraire. Éducatrice pénitentiaire, elle a tiré de son quotidien un des livres les plus poignants et les plus justes sur la prison : *Fragmentation d'un lieu commun* (Verticales, 2003). Femme sans enfant, elle a engendré *Nullipare* (Verticales, 2008), qui interroge le mystère de la maternité et bouleverse tout autant.

Fragmentation d'un lieu commun est un de ces rares livres dont on sort réellement éprouvé, et joyeux. On l'achète par dizaines d'exemplaires, on le relit encore et toujours, on le souligne, on y revient à l'improviste, on l'offre à tant d'amis qui, à leur tour, entretiennent la flamme. Cercle d'initiés envoûtés qui ne cesse de s'étendre. Ne pas s'y tromper : il s'agit bien là d'une forme de miracle, cette rencontre entre un livre et ses lecteurs, ce prolongement du texte.

Anxieux – forcément –, on rencontre finalement Jane Sautière dans un café parisien. Elle paie les premières bières : « *C'est le pretium doloris...* », sourit-elle. Ses mots sont choisis, prudents, enjoués. Elle est à leur image, et touchée de nous voir si émus.

Évidemment, rendre hommage à ses mots implique de lui laisser la parole. S'effacer. L'interlocuteur, l'interviewer, est forcément butor, malvenu. Afin d'y remédier, il enregistre et restitue respectueusement, rien de plus. Pour servir cette voix, offrir de nouveaux fragments, les siens. Les nôtres, aussi, puisque *Fragmentation* fait partie intégrante de nos vies.

1.

Je suis d'abord une lectrice avant d'être un auteur. A mes yeux, on écrit avec tous ceux qu'on a lus. Parfois, on les a tellement incorporés qu'on ne se souvient plus d'eux, si forts et si puissants : ils sont là, c'est tout. Dans tous les cas, j'écris avec eux, c'est une certitude..

2.

Beckett a été pour moi une espèce de tremblement. J'étais encore jeune et je ne pensais pas qu'une telle littérature puisse exister, un sentiment incroyable qui a énormément compté pour moi. J'ai beaucoup aimé Duras, aussi. Elle est toujours parvenue à m'agripper, à me tenir par la peau du dos. La Maladie de la mort, par exemple, est un livre d'une beauté absolue. Absolue. *Les Fragments* de Kafka ont aussi beaucoup compté. Il y écrit sept ou huit fois le même morceau de texte, et à chaque fois c'est nouveau. Ça me bouleverse de voir ce travail à l'œuvre, cette élaboration. Et il y en a tellement d'autres. J'ai souvent l'impression que je vais en oublier un et qu'il va venir me hanter pendant la nuit, me maudire..

3.

J'ai été étonnée de voir à quel point *Fragmentation d'un lieu commun* a enthousiasmé certaines personnes. Il a vraiment vécu grâce à ces enthousiasmes. Quand le livre est sorti, j'étais folle de joie, je trouvais ça magnifique, mais une amie m'avait prévenue : « *Ne t'emballe pas trop. Un livre ne dure que trois semaines chez un libraire. Ensuite il disparaît.* » Réaction : j'ai acheté une boîte d'œufs, sachant que les œufs me durent trois semaines. Et je m'étais dit : quand la boîte sera finie, tout ça sera fini. Mais le livre a continué à vivre..

4.

Je ne peux pas envisager le fait d'écrire dans l'encombrement. J'ai besoin de vide et de silence. Pas le vrai silence – je peux écrire dans les cafés – mais le silence intérieur. D'ailleurs, je me rends compte que j'ai de plus en plus de mal à me séparer de toute vie sociale pour arriver à écrire. C'est une forme de combat assez violent, au final. C'est peut-être pour ça que j'écris si lentement, outre le fait que je travaille douze heures par jour. Il y a eu six ans entre mes deux premiers romans, et il y en aura au moins autant avant le prochain..

5.

J'appartiens à une époque où la psychanalyse était une référence, comme le marxisme en était une – autres temps... Pour moi, ça été d'une grande aide. Il y a un rapport avec l'analyse qui est aussi un rapport au langage, de vérité avec le langage. Il s'agissait de sortir de l'hyper-contrôle. Par rapport à l'écriture, je retrouve un sentiment très proche. Pour écrire, il faut que je lâche prise, que ce soit quelque chose qui me gouverne et qui gouverne, et non moi. Si c'est moi, ça ne fonctionne pas, ce n'est pas intéressant. Si je laisse toute sa place au texte, s'il me tire, alors il se déroule, naturel..

6.

Avec *Nullipare*, je suis moins dans l'analyse du réel. Là, le problème, c'est que je ne peux pas être en creux. Ou plutôt, c'est ce creux en moi que je dois questionner, analyser. Je n'ai aucune envie de parler de ma petite personne, le « moi » m'ennuie. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je peux interroger par derrière.

7.

Fragmentation d'un lieu commun, hormis quelques minimes déplacements, se présente quasiment dans l'ordre dans lequel il a été écrit. Le premier fragment a été le plus décisif et le plus lourd, et je l'ai réécrit au moment où le livre a été terminé. Dans ce premier fragment qui m'importait tant, je voulais dire une seule chose : être là. Et je crois que ce « être là » est finalement ma position politique. Être là. C'est proche d'un statut de témoin. Il s'agit d'être suffisamment présent pour prendre ce que le monde vous envoie, et suffisamment en recul pour le prendre tel qu'il est. Être là était autant la condition littéraire que la condition politique du texte..

8.

Les travailleurs sociaux adoptent généralement cette position de retranchement, c'est pour ça que beaucoup se reconnaissent dans mon livre. Évidemment, leur personnalité et leur manière d'agir sont déterminantes, parce qu'ils n'ont rien de robots, ils sont liés aux gens. Mais dans le même temps, eux savent qu'ils ne sont pas déterminants, qu'ils ne viennent pas tout changer ou envahir l'autre. Je craignais leurs réactions, et j'ai été frappée de voir que beaucoup étaient enthousiastes. Ils m'ont dit : « *Ton livre, on peut le brandir !* » Parce qu'on n'en parle jamais des travailleurs sociaux. Alors que, s'il y a encore deux ou trois trucs qui tiennent dans ce pays, c'est bien grâce à des gens comme ça : les enseignants, les travailleurs sociaux..

9.

Sur la question de la résistance, je n'ai pas abandonné le côté militant, je me sens engagée, mais l'écriture me déplace profondément de cette position. Si l'écriture porte un engagement, c'est aussi parce qu'elle en est détachée. L'écriture est pour moi l'espace de la liberté absolue. Parce qu'elle est ça, elle peut porter tout le reste. L'association liberté/écriture est la plus forte qui existe. Si je fais passer la militante avant, alors je fusille la littérature..

10.

Comment j'en suis arrivé à travailler en prison ? C'est une histoire avec plusieurs strates, comme souvent. Déjà, il y avait l'époque, les années 1970 : la prison était alors réellement une question politique de premier plan. Je n'arrive d'ailleurs pas à quitter totalement ce moment, et je ne veux pas le renier comme beaucoup l'ont fait. Il y avait bien sûr des choses discutables ou grotesques, des erreurs, mais l'essentiel était ailleurs, dans les liens qui se sont créés, qui généraient du sens..

11.

Je pensais me lancer dans la magistrature, mais après avoir retiré mon dossier, je me sentais très mal, angoissée. Je me souviens encore clairement d'avoir mis mon dossier dans une bouche d'égout, place Vendôme, parce que je ne pouvais pas, tout simplement. Je vivais ça comme une « trahison de classe » – c'était le langage de l'époque. Je suis partie à l'Administration pénitentiaire, le même jour, et je me suis présentée en disant : « *J'ai fait des études de droits, en quoi puis-je être utile ?* » On m'a répondu : « *Vous pouvez être juge.* » – « *Je ne peux pas.* » – « *Alors directrice de prison.* » – « *Non, surtout pas.* » – « *Pourquoi pas éducatrice pénitentiaire ?* » Je me suis inscrite en pensant que je ne resterais pas. J'imaginai le faire deux ou trois ans, pas plus. Le temps de « *détruire les prisons de l'intérieur* » – une autre image de l'époque..

12.

J'ai découvert sur le tard que ma grand-mère avait été détenue à un moment de sa vie. Pendant la guerre de 14, elle avait relevé ses jupes et montré ses fesses aux Allemands. C'était un personnage extraordinaire, une communiste qui montait sur des caisses pour haranguer les foules... Donc, elle a été incarcérée. En fait, la question de l'enfermement était tout le temps sous-jacente dans mon parcours, mais jamais présente. Et je pense que c'est de là que vient mon incapacité à être dans une position de jugement : comme si ma grand mère venait m'agiter le drapeau rouge sous le nez..

13.

Il y a un moment en prison comme dans l'écriture où vous devez être exact. C'est la seule possibilité si vous voulez être là, présent. Vous devez renoncer à tout secours, fût-il masochiste, politique, romantique. C'est à travers ce renoncement que se produit quelque chose qui vous fait évoluer. Vous pensez d'une manière que vous auriez imaginée impossible avant. Quand je suis arrivée en prison, c'était l'époque de Foucault et du Groupe d'information sur les prisons. C'était une position d'engagement pour moi. Mais la vision manichéenne posant les détenus en anarchistes valeureux et les surveillants en forces de la répression et du mal ne tient pas la route quand on arrive en prison. Les surveillants ne choisissent pas leur métier. En tout cas, j'en connais très peu dans ce cas. Ils ont choisi de gagner leur vie, ce qui n'a rien à voir. C'est différent pour les travailleurs sociaux, parce que nous, nous avons le sentiment de choisir, et il y a forcément une forme de culpabilité qui en ressort. Pour les personnes détenues, il y a parfois une forme de choix, un acte qui parle de lui-même. Ce n'est pas un choix clairement assumé, mais il y a des

actes. Et on ne peut pas arracher un acte à un homme, c'est une éviscération de l'humain de faire ça. Quand vous mettez tout cela ensemble, c'est autre chose qui s'énonce. Cet univers dans son entier est beaucoup plus complexe, plus contrasté, plus difficile qu'on ne l'imagine avant de s'y confronter. Même aujourd'hui, je ne sais toujours pas quelle conclusion politique en tirer..

14.

Je me souviens d'une projection organisée par une association qui produit des films avec des personnes détenues à la prison de la Santé. Il y avait notamment un projet réalisé à partir d'un texte de Kafka, avec le regard sur l'univers carcéral des personnes détenues et des surveillants. Un des surveillants dont je parle dans le livre était présent dans le film, et il le présentait ce jour-là. C'était d'une intensité incroyable. Il a pleuré après avoir dit : « *C'est plus possible, ce métier, je ne le referai pas.* ».

15.

À Fleury-Mérogis, dans les années 90, il y a eu une révolte de détenus et un bâtiment a été complètement détruit. Les détenus avaient réussi à s'engouffrer dedans, en pliant des grilles énormes, un déploiement d'énergie hallucinant. Et tout ça n'avait qu'un objectif : piller l'infirmerie, pour attraper les bouteilles d'alcool et les cachets. Tout ça avait été absorbé dans une espèce d'orgie. Ils s'étaient retrouvés quasi comateux, au sol. Une scène terrible, la révolte pour l'abrutissement. Être là, c'est se mettre face à ce genre d'événements terribles, les penser dans leur complexité..

16.

On est trop focalisés sur les prisons. Les prisons ne sont qu'un reflet, un concentré du monde dans lequel on vit. J'ai toujours pensé que c'était cette vérité-là qu'on cachait, cette vérité sociale. Il y a beaucoup d'endroits où personne ne va jamais, que personne n'étudie, et où il y a une incroyable déshumanisation. Je pense aux lieux réservés aux personnes âgées, par exemple, des endroits qui me bouleversent, me font sortir de mes gonds. On considère ces gens comme des matières à traiter et à occuper, rien de plus. J'ai une amie psychologue qui intervient dans une maison de retraite, elle me racontait voir régulièrement un vieil homme qui lui offrait une cigarette à chaque rencontre. C'était la seule chose personnelle qu'il avait à offrir. Et elle, qui ne fume plus depuis longtemps, me disait : « *Cette cigarette, je ne me pose même pas la question, il faut que je la fume.* ».

17.

On ne peut pas détacher la question des prisons de la question sociale en général. C'est très dangereux de ne faire qu'une focale là-dessus, en disant : « *On a identifié le lieu de tous les fascismes, et quand on en sera venus à bout, on sera venus à bout de tout le reste.* » C'est une grave erreur. La prison n'est pas la cause, mais la résultante. C'est fondamental..

18.

Quand j'ai commencé à travailler en Seine-Saint-Denis, il y avait énormément de gens qui s'impliquaient, des mairies communistes très actives, des gens très présents, une solidarité réelle. Bien sûr, il y avait des drames terribles. J'ai notamment le souvenir de cités de transit où la coupure des gens avec le monde était proprement déchirante. Mais on a atteint une situation bien pire. Encore une fois, la délinquance est le pur reflet de notre société, et vous voyez des gens qui vont piquer des biens juste pour les avoir, pour les posséder. Des marques. La délinquance traduit cette situation où l'on n'existe que par rapport aux objets, aux biens qui vous donnent corps..

19.

Un jour, lors d'un spectacle en prison, j'ai rencontré un détenu qui avait lu mon livre, et il semblait ravi de me rencontrer. Mais voilà : à part des grands sourires, on n'avait rien à se dire. Rien du tout. On serait bien tombés dans les bras l'un de l'autre, mais non. Ils sont dans le livre, et quand moi je les rencontre en prison, on est encore dans le livre. Du coup, de quoi voulez-vous qu'on parle ? On est tellement immergés dans le réel que ça bloque..

20.

Pour moi, la littérature a à voir avec la vérité et pas avec le réel. La vérité, c'est le fait de ne pas surdéterminer le texte, ni avec ce qu'on est, ni avec son idéologie. Laisser le texte tracer sa route. Le réel, c'est plus difficile à appréhender, et probablement pas très manœuvrable..

21.

Quand vous êtes une femme en prison, vous vivez – toutes proportions gardées – ce que vivent les femmes dans un pays en guerre. C'est à dire que vous êtes l'objet d'un combat atroce entre deux camps, celui des surveillants et celui des détenus. Bon, évidemment, j'exagère. Mais c'est vrai qu'il y avait de curieuses attitudes de la part des surveillants, qui me draguaient ouvertement... Il y a ce moment que je raconte dans le livre, où les surveillants m'observaient par un œilleton, alors que je passais la visite médicale. C'était une introduction très violente, c'est certain. C'est ce que je dis dans le livre : « *Je ne sais pas si c'est la première fois que je suis rentrée en prison, mais c'est la première fois où je l'ai éprouvée.* ».

22.

Par contre, par rapport aux personnes détenues, il y a une volonté réciproque de s'épargner, une forme de respect qui se met en place pour ne pas vivre une situation pire que ce que l'on vit au jour le jour. Je me souviens d'une collègue qui était une fille absolument magnifique et voluptueuse. Et souvent, je me demandais comment ça pouvait se passer avec les mecs, parce qu'elle était vraiment impressionnante physiquement ... Et la seule fois où j'ai surpris quelque chose, c'était avec un détenu qui lui disait : « *Madame, je vous aime bien là, vous êtes très colorée.* » Il parlait de ses habits. Rien d'autre. C'est la couleur qui le touchait, avant tout.

23.

Je me rappelle aussi de ce jour où j'avais perdu une écharpe en passant dans une coursive. Et quand je me suis retournée, il y avait un détenu en train de la sentir, de la renifler. Je surveillais mes vêtements, mes attitudes, mais on ne sait pas toujours par où passe le féminin..

24.

Tous les gens présents dans les *Fragmentations* continuent à vivre, même ceux qui sont morts. A un moment, je me disais que le livre allait me séparer d'eux, qu'ils allaient désormais appartenir à un autre univers. Mais non. Pas du tout. Je continue à penser à eux, ils surgissent à l'improviste, s'imposent à moi..

25.

Je ne fais pas partie d'un milieu littéraire, de loin. Rien que l'idée me fait fuir. Il ne faut jamais approcher un milieu ; littéraire ou autre. Un milieu, c'est gerbatoire, une palanquée de pauvres types. C'est pareil avec le milieu des délinquants. Tout s'y joue sur la posture sociale, aucun intérêt..

26.

Dans ce travail, il y a parfois des moments où l'on doit corriger certaines pièces du dossier des détenus, les aider à présenter leur cas. Je leur tiens toujours le même discours : « *N'hésitez pas ! Vous portez une matière qui est vivante, laissez la vivante, ne la tronquez pas.* » C'est important que les juges soient eux aussi reliés par les mots aux situations qu'on expose.